



HAL
open science

Peuple-nation, peuple-classe

Jordi Brahamcha-Marin

► **To cite this version:**

| Jordi Brahamcha-Marin. Peuple-nation, peuple-classe. 2014. halshs-01649191v1

HAL Id: halshs-01649191

<https://shs.hal.science/halshs-01649191v1>

Submitted on 27 Nov 2017 (v1), last revised 19 Mar 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peuple-nation, peuple-classe

Cette communication liminaire se propose d'initier une réflexion collective sur le thème du « peuple », en explorant la polysémie du mot et en revenant, en particulier, sur la tension possible entre deux grandes orientations sémantiques : d'une part, le peuple comme « peuple-classe » (comme quand on parle des « classes populaires »), et d'autre part, le peuple comme « peuple-nation » (comme quand on parle du « peuple français »). Plutôt que strictement littéraire, notre exposé sera de nature lexicologique, historique et philosophique ; notre but n'est pas de tendre à l'exhaustivité, mais de suggérer des pistes pour des exposés futurs, et de proposer un premier quadrillage du terrain. Nos brèves remarques s'organiseront en trois temps : tout d'abord, nous allons tenter de montrer l'importance et la centralité de cette tension sémantique dans les usages du mot *peuple* ; puis nous nous intéresserons à deux situations historiques (la révolution de 1789 et celle de 1848) dans lesquels les discours politiques sur le « peuple » ont pu avoir à se confronter à cette ambiguïté ; enfin nous essaierons de dépasser le pur constat de la polysémie, et nous avancerons quelques idées dont nous espérons qu'elles permettent de penser plus finement l'articulation entre ces deux sens du mot *peuple*.

I. Les deux sens du mot peuple

Partons d'un constat : le peuple fait toujours figure de notion politique évidente, qui a résisté, comme le note Michel Wieviorka¹, à la quasi disparition des grandes idéologies,

¹ Michel WIEVIORKA, « Le peuple », in Michel WIEVIORKA (dir.), *Le peuple existe-t-il ?*, Auxerre, Sciences humaines éditions, coll. « Les Entretiens d'Auxerre », p. 5.

contrairement à des termes comme *exploitation*, *lutte des classes*, *prolétariat*, etc. Il s'agit d'un concept banal, et qu'on interroge peu ; mais cette banalité masque une grande diversité d'usages – à peu près tous ceux qui utilisent ce concept le signalent. Dans les dictionnaires de philosophie que nous avons consultés, la notice « Peuple » est toujours consacrée à une approche de type analytique et quasi lexicologique, qui vise à identifier les différentes acceptions possibles. Franck Fischbach, dans le *Dictionnaire des concepts philosophiques* dirigé par Michel Blay, distingue ainsi trois acceptions du mot : le « peuple » comme partie ou composante la plus basse de la société (sens 1) ; le « peuple » comme « caractère unifié d'une communauté proprement politique » (le « peuple souverain » de Rousseau, par exemple ; le « peuple » par opposition à la « multitude » chez Hobbes : sens 2) ; le « peuple » comme unité politique capable d'entretenir des relations avec d'autres peuples (comme dans l'expression « amitié entre les peuples » : sens 3)². Le *Dictionnaire de philosophie* de Christian Godin distingue quatre sens, ethnique, politique, culturel et sociologique. Le sens « culturel » n'a pas vraiment d'équivalent dans la notice de Fischbach ; les sens « ethnique » et « politique » correspondent à peu près aux sens 3 et 2 de Fischbach ; le sens « sociologique » correspondrait au sens 1³. Le *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, de Louis-Marie Morfaux et Jean Lefranc, distingue un sens « sociologique » et un sens « politique » ; mais à l'inverse de ce que fait Christian Godin, il considère que le sens de « nation » est le sens « sociologique », et il considère comme sens « politique » le sens de : « masse de la population par opposition à l'élite, [...] les classes inférieures d'une société ». Cependant les auteurs associent immédiatement à ce sens l'idée rousseauiste de peuple comme « corps social tout entier détenteur de la *souveraineté* », ce qui obscurcit la distinction précédemment proposée⁴. Les approches des différents auteurs sont donc parfois peu claires, et contradictoires entre elles ; du reste, un article d'Irène Tamba⁵ a montré à quel point les dictionnaires contemporains (les dictionnaires de langue en l'occurrence, non les dictionnaires philosophiques) avaient également du mal à se débattre efficacement avec cette notion.

² Franck FISCHBACH, Notice « Peuple », in Michel BLAY (dir.), *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Paris, Larousse – CNRS Éditions, coll. « In extenso », 2006, p. 610.

³ Christian GODIN, Notice « Peuple », in *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard – Éditions du temps, 2004, p. 971.

⁴ Louis-Marie MORFAUX, Jean LEFRANC, Notice « Peuple », in *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines* [1980], Paris, Armand Colin, 2011, p. 423.

⁵ Irène TAMBA, « "Le peuple" : un nom collectif, une notion ambivalente », in Michel WIEVIORKA (dir.), *Le peuple existe-t-il ?*, op. cit., p. 18-20.

Pour jeter un peu de clarté dans l'affaire, essayons de nous fonder sur une grande opposition structurante, qui nous paraît se dégager d'elle-même à la lecture de ces différentes sources : celle qui met face à face le peuple-classe et le peuple-nation, ou encore le peuple inclus et le peuple incluant (chez Maurice Tournier, dans un article dont nous allons reparler⁶), le Peuple-Totalité et le Peuple-Partie (chez Michel Wieviorka⁷) ; autrement dit encore, si on veut faire un peu d'étymologie, le *populus* et la *plebs* (en latin classique du moins : en latin impérial, le mot *populus* a déjà le double sens, large et restreint, que le mot *peuple* conservera toujours en français). Certes, parmi les dictionnaires que nous avons cités, certains proposent plutôt une distinction ternaire – c'est le cas du *Dictionnaire des concepts philosophiques*. Mais précisément, l'article de Fischbach paraît, à certains égards, un peu embarrassé, puisque il distingue le peuple comme « caractère unifié d'une communauté proprement politique » (sens 2) et le peuple comme « unité politique en tant que telle, considérée comme une totalité singulière » (sens 3)⁸. La proximité des deux définitions, l'emploi significatif des mêmes mots, nous indiquent qu'il s'agit plutôt de deux manières différentes d'envisager la même réalité que de deux sens du terme qu'il faudrait distinguer strictement.

II. De deux usages révolutionnaires du mot peuple

La notion de « peuple » est donc caractérisée par une ambiguïté fondamentale. Nous voudrions à présent revenir sur deux moments clés de l'histoire de France où cette ambiguïté se manifeste avec éclat.

Le premier moment important est celui de la Révolution française. En juin 1789, les représentants du Tiers aux États généraux se constituent en assemblée permanente, et doivent se trouver un nom ; le 15 du mois, huit motions différentes sont présentées⁹. Les débats opposent essentiellement la proposition de Mirabeau (« Assemblée des représentants du peuple ») à la proposition de Sieyès (« Assemblée des représentants de la nation ») ; le

⁶ Maurice TOURNIER, « Le mot "Peuple" en 1848 : désignant social ou instrument politique ? », in *Romantisme*, 1975, vol. 5, n° 9, p. 13.

⁷ Michel WIEVIORKA, « Le peuple », *art. cit.*,

⁸ Franck FISCHBACH, Notice « Peuple », *loc. cit.*, p. 610.

⁹ Philippe DUJARDIN, « Des États généraux à l'Assemblée nationale : figures et formules de l'universalité de mai à juin 1789 », in Sylvianne RÉMI-GIRAUD, Pierre RÉTAT (dir.), *Les mots de la nation*, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 250.

présupposé commun aux deux orateurs et à leurs partisans est que la souveraineté appartient à la nation, et que la nation est constituée de trois ordres. Revendiquer la souveraineté *pour* une assemblée composée exclusivement de représentants du Tiers (c'est-à-dire du peuple : dans ces débats, les deux termes sont équivalents) est donc un coup de force, qu'il s'agit de justifier théoriquement. Mirabeau reproche à Sieyès d'usurper le nom de « nation », puisque le Tiers *n'est pas* la nation ; inversement, Sieyès reproche à Mirabeau d'usurper, non pas le nom de la nation, mais ses prérogatives, puisqu'il entend exercer la souveraineté au nom du « peuple » plutôt qu'au nom de la nation. Les questions de principe se mêlent à des questions pragmatiques, à la fois sur la meilleure manière d'engager le rapport de force avec les autres ordres, et sur la manière de ménager la possibilité d'un ralliement futur de la noblesse et du clergé. Mais tous les partis en présence doivent, de toute manière, faire avec ce paradoxe : ils sont les représentants du peuple, et doivent agir comme représentants de la nation. Le dilemme serait insoluble, si l'on n'envisageait pas aussi, en même temps que cette conception statique selon laquelle le peuple est *inclus* dans la nation, un argument numérique (le peuple est légitime à représenter la nation, parce qu'il constitue 96% de celle-ci) et, d'autre part, si l'on ne considérait l'idée d'une fusion *à venir* du peuple et de la nation, fusion qui s'opèrera par une abolition des ordres (effective le 4 août, avec l'abolition des privilèges). Identifier politiquement et symboliquement le peuple et la nation, ce n'est donc, dès lors, qu'*anticiper* sur leur identification réelle qui doit survenir quelques semaines plus tard ¹⁰.

Le second moment qu'il nous intéresse de commenter ici est le moment de la révolution de 1848. Nous nous fonderons, pour les développements qui suivent, sur un passionnant article de Maurice Tournier paru dans la revue *Romantisme* en 1975 (« Le mot "peuple" en 1848 : désignant social ou instrument politique ? »). Au terme d'une enquête lexicographique très serrée, et impressionnante par son ampleur, qui porte sur des discours politiques (Lamartine, Hugo...), des articles de Proudhon, des pétitions ouvrières, des chansons populaires, des affiches de clubs blanquistes et des numéros du journal ouvrier *L'Atelier*, Maurice Tournier conclut que le mot « "Peuple" s'affirme comme *la forme lexicale majeure de la Révolution de 1848*¹¹ ». Mais c'est pour noter aussitôt la diversité de ses usages : Tournier souligne cette diversité en mobilisant le trio Lamartine-Blanqui-Hugo, trois hommes politiques de la Révolution de 1848. Il montre que chez Lamartine le terme est le support d'un

¹⁰ Le contenu de ce paragraphe synthétise plusieurs passages d'un article, fort riche à défaut d'être toujours clair, de Ladan Boroumand : « La nation contre le peuple. Le débat sur la vérification commune des mandats aux États généraux de 1789 », in *Revue française de sciences politiques*, 1990, vol. 40, n° 3, p. 309-338.

¹¹ Maurice TOURNIER, « Le mot "Peuple" en 1848... », *art. cit.*, p. 6.

unanimisme républicain qui lui donne une valeur totalisante, et surtout pas divisante ; son étude souligne la fréquence avec laquelle le mot *peuple* chez Lamartine est accompagné de pré- et post-déterminations comme *tout, entier, tout entier*¹². Un exemple parmi d'autres : Lamartine parle, le 2 avril, d'une « république embrassant le peuple tout entier dans les mêmes droits et les mêmes bienfaits¹³ ». Au contraire, chez les auteurs d'extrême-gauche (les blanquistes, les barbésiens, les montagnards), le « peuple » est « le peuple des barricades », c'est une classe « qui produit toutes les richesses » et qui « meurt de faim », pour reprendre deux locutions que Tournier signale comme emblématiques¹⁴. À noter, mais cela excède les limites de notre développement, qu'à cette détermination *de classe* du peuple se superpose volontiers une détermination géographique : « le peuple » par excellence, c'est aussi le peuple de Paris¹⁵...

Quant à Hugo, l'étude des occurrences du mot *peuple* dans ses discours fait apparaître des évolutions chronologiques très significatives, en un laps de temps très court : vers mars, le peuple est une masse un peu effrayante qui se confond avec la populace ; en avril-mai, on est au moment de l'unanimisme républicain, et le peuple se confond avec la nation. À partir des journées de juin et de la répression des ouvriers parisiens, une cassure a lieu : le « peuple » hugolien se restreint aux classes inférieures¹⁶. Dans le même temps, à partir de juin, la fréquence du mot s'effondre dans le corpus « populaire » constitué par Tournier (*L'Atelier*, les pétitions, les chansons populaires et les articles de Proudhon), au profit notamment du mot *ouvriers*¹⁷. C'est que juin 1848 a fait voler en éclat (même chez Hugo) l'unanimisme républicain et a révélé la nature ambivalente, et politiquement dangereuse, du mot *peuple*, vecteur d'une mystification qui profite aux bourgeois.

III. Peuple-classe, peuple-nation : quelles articulations ?

¹² *Ibid.*, p. 11.

¹³ Cité par Maurice TOURNIER, « Le mot "Peuple" en 1848... », *art. cit.*, p. 11, n. 19.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹⁶ *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁷ *Ibid.*, p. 7. *et seq.*

Ce n'est pas tout de constater la difficulté des usages historiques d'un terme – encore faut-il essayer de dépasser l'aporie que constituerait le simple constat d'une polysémie, et chercher à voir si l'on peut, et comment l'on peut, l'expliquer théoriquement.

On peut faire l'hypothèse que la double capacité du mot *peuple* à désigner une réalité incluse ou une réalité incluante, a largement à voir avec l'extension très variable que l'on peut donner au peuple inclus, au peuple-classe. Nous avons montré, en invoquant successivement des exemples empruntés à deux périodes révolutionnaires, que le peuple pouvait renvoyer à une classe au sens le plus marxiste du terme, mais aussi à une « classe » comprise comme « ordre », et donc avec un contenu plus juridique. Dans les siècles classiques, La Rochefoucauld ou Vauvenargues définissent volontiers le peuple par sa *naissance* (en l'opposant aux « grands »)¹⁸. Dans un texte de Sieyès cité par Irène Tamba, le mot *peuple* est également utilisé pour désigner les gouvernés, par opposition au gouvernement – dans le même article, l'auteure montre que le « peuple » peut encore, selon les auteurs, s'opposer à la noblesse, à la bourgeoisie, aux savants¹⁹. Dans tous ces cas, le peuple se définit de manière relationnelle, par opposition à un autre groupe : la noblesse, les grands, la bourgeoisie, les savants ; ceux qui possèdent les richesses, ou ceux qui détiennent le pouvoir – catégories aux effectifs plus ou moins nombreux, mais toujours beaucoup moins nombreux que lui, le peuple, majoritaire par définition – à la limite, quand on parle du « roi et [de] son peuple », le peuple est égal à la nation, moins un.

Ces incertitudes sont aussi le signe d'un fonctionnement synecdochique généralisé. D'un côté, le peuple correspond toujours à une fraction extrêmement grande de la population globale d'un pays : le terme contient un sème de /foule/, de /multitude/, ce qui n'est pas le cas des synonymes à la place desquels il est employé (*prolétariat...*). Mais de l'autre côté, et précisément parce qu'il est mal défini et peut-être indéfinissable, il s'incarne en une série de figures qui le spécifient, et en une série de sous-ensembles qui le résument. Si, à une extrémité, il se confond avec la « nation », à l'autre il se réalise, au XX^e siècle, dans la figure privilégiée du « mineur » ou du « métallo »²⁰. Mais il y a un rapport d'inclusion entre 1° le mineur ou le

¹⁸ Michel WIEVIORKA, « Le peuple », *art. cit.*, p. 9.

¹⁹ Irène TAMBA, « "Le peuple" : un nom collectif, une notion ambivalente », *art. cit.*, p.25.

²⁰ Erwan CAULET, « Le parti communiste français et le peuple : aperçu historique d'une rencontre et d'une disparition », in *Mag Philo*, hiver 2007, n° 18 [en ligne :

http://www2.cndp.fr/magphilo/philo18/parti_communiste.htm ; consulté le 6 novembre 2014]. Pour ne rien simplifier, Bourdieu a montré, dans un article très suggestif (« Vous avez dit "populaire" ? », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, n° 46, p. 99), que certains usages de l'adjectif *populaire* renvoient préférentiellement, non au prolétariat ouvrier, mais aux artisans, aux commerçants, aux paysans (qui pratiquent, par exemple, la « religion populaire », la « médecine populaire », les « arts populaires »)

métallo ; 2° le prolétariat ouvrier ; 3° le prolétariat en général ; 4° le prolétariat associé à certaines classes intermédiaires par opposition aux bourgeois, aux oligarques, aux aristocrates – chacune de ces catégories, lorsqu'elle est désignée comme « le peuple », étant en fait non pas simplement « le peuple » mais « le vrai peuple », en attente de complétion et d'extension – peut-être, aussi, de renforts. L'identification du peuple et de la nation ne serait peut-être alors que l'aboutissement de ce système d'inclusion multiple – contenu en germe, en même temps, dans le seul choix du terme *peuple* plutôt que de l'un de ses synonymes possibles.

La rhétorique *populiste* (dans un sens tout à fait neutre du terme) du Parti communiste dans ses années staliniennes joue à l'infini sur cette variation possible d'échelles. Pensons à Maurice Thorez, « fils du peuple » d'après son autobiographie – c'est-à-dire, en l'occurrence, fils de mineur, issu des bassins houillers du Pas-de-Calais : la première synecdoque sur le mot *peuple* consiste dans l'érection d'une profession particulière en figure-clé et en symbole du « peuple » dans son ensemble. Mais la seconde synecdoque confine cette fois à la syllepse : elle identifie le « peuple » et la « nation ». Les années de Résistance sont, naturellement, un moment essentiel de cette alchimie : *La Diane française* d'Aragon met en scène cette hésitation quant au sujet de l'action politique, qui est, en général, la nation, mais qui se spécifie parfois en classe – le mot *peuple* étant l'opérateur lexical de cette spécification, comme le Parti communiste, parti à la fois patriotique et ouvrier, unissant le drapeau rouge et le tricolore, et *La Marseillaise* et *L'Humanité*, en est l'opérateur institutionnel. Le poème en prose qui ouvre le recueil, « Ô mares sur la terre au soir de mon pays... », s'attache à décrire, défendre et justifier un patriotisme spécifiquement populaire, celui des « ouvriers de la patrie » qui se révoltent contre « ceux-là à qui l'argent tout d'abord était la patrie, et se retournaient contre [ce pays] suivant le chiffre de l'impôt, le taux d'échange des monnaies, les modifications des lois, la réglementation du profit²¹ ». Et si Aragon, ici, parle de « patrie » ou de « pays », c'est aussi, plus loin, de « peuple » qu'il est question : « Notre chanson s'enfla, reprise et multipliée. Quels échos infinis recèle un peuple, quels mystères²² ! »

Cette rhétorique communiste le montre bien : le mot *peuple* a pour première caractéristique d'être un signifiant extrêmement flexible, ouvert dès lors à tous les investissements de sens, et ouvert notamment à une interprétation subjectiviste : si le « peuple » est à la fois tendanciellement nation et sociologiquement classe, c'est parce qu'il est, ou qu'il peut être, une classe au sens subjectif, accueillante à qui veut le rejoindre. Après

²¹ Louis ARAGON, « Ô mares sur la terre au soir de mon pays... », in *La Diane française* [1945], in *Œuvres poétiques complètes* (éd. Olivier BARBARANT), t. 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 990.

²² *Ibid.*, p. 992.

Sieyès, Mirabeau et Hugo, nous voudrions à présent invoquer un dernier orateur politique, Jean-Luc Mélenchon, qui, invité le samedi 18 octobre 2014 dans l'émission *On n'est pas couché* à l'occasion de la sortie de son livre *L'ère du peuple*, a dû affronter l'inévitable question, posée par la journaliste Léa Salamé, de savoir ce que c'est que le peuple. L'ex-coprésident du Parti de gauche a répondu en deux temps ; d'abord, en rabattant la notion de « peuple » sur un sens proche de celui de *prolétariat* (« le peuple, c'est tous ceux qui n'ont que leur travail pour vivre »), avant de dire que le peuple, c'était potentiellement tout le monde, tout ceux et celles qui veulent en faire partie²³. Dans une conférence donnée la veille à l'ENS, le peuple, c'était tous ceux qui s'opposent aux oligarques – certains bourgeois inclus. Le peuple ne serait plus alors, ni une nation, ni une classe, mais un parti politique, à base de classe, et qui a vocation à constituer une nation – regroupant, en quelque sorte, tous ces gens qui se reconnaissent comme peuple et se pensent comme nation²⁴.

Mais comme nation *en devenir*, car même dans ce schéma, le passage du peuple-classe au peuple-nation est tendanciel, en attente de réalisation. On se souvient que pour Sieyès comme pour Mirabeau, l'abolition des ordres avait vocation à réaliser juridiquement la fusion entre peuple et nation – et ce qui les embarrassait, en juin 1789, c'était que cette fusion ne soit pas encore réalisée. Parce qu'il est majoritaire, et parce qu'il est opprimé, le peuple-classe devient, dans la révolution, le peuple-nation : on reconnaît là une notion classique du marxisme, celle de classe universelle. Dans la tradition marxiste, c'est le prolétariat qui est une classe universelle – une classe qui n'est, certes, qu'une partie de la société, et qui en particulier n'est pas la seule classe opprimée (il y a aussi les paysans, le *Lumpen*, etc.), mais qui, en s'émancipant, a la capacité d'émanciper l'ensemble de la société et de l'humanité. Risquons-nous, timidement et avec prudence, à faire l'hypothèse que la syllepse et la synecdoque à l'œuvre dans le mot *peuple* servent, sinon à penser, du moins à exprimer plus ou moins inconsciemment, une relation du même type, entre une masse subalterne (aux contours vagues) qui pourrait prétendre être l'instrument d'une libération générale.

L'étude lexicologique du mot *peuple* n'est donc pas simple, c'est le moins qu'on puisse dire. Il existe au moins, semble-t-il, trois manières de penser une réconciliation entre ce que

²³ *On n'est pas couchés*, diffusé sur France 2, 18 octobre 2014.

²⁴ Jean-Luc MÉLENCHON, conférence publique à l'École normale supérieure, 17 octobre 2014.

nous avons présenté, peut-être un peu schématiquement, comme les deux principaux sens possibles du terme : le peuple comme classe, le peuple comme nation. Premièrement, on peut penser la syllepse sur le mode de la synecdoque, en remarquant alors à quel point le terme est susceptible de renvoyer à des réalités emboîtées, incluses les unes dans les autres, chacune étant la vérité ou le symbole des autres. Deuxièmement, le rapport entre les différentes acceptions du mot peut être pensé non simplement sur le mode du symbole, mais aussi sur le mode d'une fusion subjective opérée par une foule, une « multitude » dit Mélenchon, qui se constitue comme peuple en se pensant comme peuple. Troisièmement, il y a dans le peuple un devenir-nation qui renvoie à sa dimension de classe universelle – si ce n'est pas trop audacieux d'emprunter cette notion au marxisme.

Bien entendu, ces tentatives de réconciliation entre les deux sens du mot posent toutes problème. Ce n'est pas parce qu'on identifie des moyens de réduire l'hiatus entre les deux sens, que l'on dissipe ce que les ouvriers de 1848 analysaient comme une mystification. Dans ce cas, prenons-les au sérieux : peut-être vouloir, à toute force, réconcilier le peuple-nation et le peuple-classe est-il politiquement dangereux ; peut-être alors faut-il inverser les termes du débat et faire du peuple-nation, non plus le peuple incluant mais le peuple inclus, la partie d'un ensemble plus vaste, et faire du peuple-classe, dans une perspective qui serait alors internationaliste et qui était bel et bien celle des plus avancées des révolutionnaires de 1848, le véritable peuple incluant : une classe, sinon universelle, du moins internationale.